

A propos du vingt cinq septembre mille neuf cent quatre vingt neuf huit heures vingt à l'angle de la septième avenue et de la cinquante deuxième rue dans New-York États-Unis d'Amérique

Le vent souffle froid à l'encontre d'un soleil blanc qui émerge erratique de la silhouette des tours, glacées sombres, saisies dans le contre-jour, enveloppées d'air. Les nuages n'insistent pas, ils décampent. Leur sauve-qui-peut masque de temps à autre les traînées faites au ciel des avions supersoniques, bientôt dissous dans la haute atmosphère, silencieux derrière le bourdonnement onduleux des hélicoptères qui tirent la rivière Hudson jusqu'aux faîtes des tours.

J'ai froid vraiment froid.

Attachées aux courses opposées des nuages et du soleil, l'ombre et la lumière renversent les saccades de la rue. Eclairés puis assombris pris dans la lumière à nouveau, les piétons, les vendeurs de *hot-dogs* et de *brezels* qui les uns suivant les autres retrouvent leurs angles de trottoirs, les voitures ondulantes, les taxis jaunes et les camions s'entremêlent, s'entrecroisent, s'interpénètrent et se quittent dans une danse incertaine en vain réglée par le retour ininterrompu de feux rouge, jaune, vert, et des petits personnages statiques, clignotant, changeant de couleur. Fernando Pessoa ne tarderait pas à me l'évoquer : "Tourbillons, tournoiements, dans la fluide futilité de la vie ! Sur la grande place du centre de la ville, l'eau sobrement multicolore de la foule coule, sinue, fait des mares, se sépare en ruisseaux, se réunit en rivières. Mes yeux voient distraitemment, et je construis en moi cette imagerie aqueuse qui s'ajuste mieux que nulle autre (du fait aussi que j'aie pensé que le pluie viendrait) à cette confuse remue-ménage". ¹ L'air gronde. Ici ou là, devant et plus loin, les vapeurs, blanches fumées du chauffage urbain giclent en geyser incongru et poétique, se répandent et s'effilochent, caressent l'eau qui dévale les caniveaux brimbalant jusqu'à disparaître aspirée au travers des avaloirs en fonte vers un avenir noir et bouillonnant, toujours coulant mais nauséabond, jusqu'à la rivière qui s'en va et l'océan.

La faim me prend.

Sous les pieds, les rames du métro passent, s'arrêtent, redémarrent, emportent une société animée, troublant celle aussi frénétique des rats, des blattes et des souris affairées de tunnels électriques en galeries de terre, de rails usagés et brillants en cailloux gris et sales.

La fraîcheur m'inonde, porte les pensées par tout le corps au flot du sang. Je suis là. Les mains enfoncées jusqu'au creux des poches d'un manteau serré, inaperçu, je me balance d'une jambe sur l'autre, emporté immobile, sans être bousculé par le mouvement de la foule que je gêne, qui m'évite mais que j'invite à être foule toujours. Je pense à la Chine et ne m'accroche à rien.

Juste à côté un peu plus loin bouge un bâtiment, une grue élève les panneaux de sa façade granitique ; non loin de lui, un autre se desserre sous les à-coups sourds de la lourde boule des démolisseurs, quand son voisin se consume finalement sous la rouille.

Un frisson me secoue, je ressens et entrevois de là où je regarde.

Les autres bâtiments semblent immobiles, mais leurs portes pivotent, leurs escalators se déroulent sur eux-mêmes, leurs ascenseurs en batteries montent et descendent, montent et descendent encore, des flux électriques aquatiques gazeux les innervent.

Je suis ébloui.

A l'égal de ce jour puis de cet autre, là-bas et ailleurs, à Florence en Italie et à Houston au Texas, devant le *Printemps* de Angelo Botticelli au creux du Musée des Offices ou au cœur de la chapelle en briques de Mark Rothko, je suis saisi frappé, stupéfait, et dépassé — en toute certitude, la chair et l'esprit l'affirmant de concert soutiennent cette vérité : tout bouge. Oui, tout. Ce que je vois, là devant, est de ma chair, de la même matière, du même élan, du même battement, de la même envie. Le sentiment en est violent, l'intuition de la vie immédiate. Admirant beaucoup, regardant sans chercher à percevoir, écarquillé, je vois en vérité ses vifs effets, les embrasse et suis emporté par une tendresse infinie pour les moindres détails de cette agitation fraternelle, pour les vétilles les plus ordinaires, tous les riens.

"Derrière le gros tronc de chêne passa une vieille femme avec une canne mince." ²

Elle est, je n'en doute pas, je la devine. Me voilà empli d'elle, cette vieille femme, fictive et palpable, vraie au creux de mon émotion. Me voilà au cœur de ma raison d'être et d'œuvrer, quotidienne, participant immobile, incorporé à elle, incarné du tout, animé. Je me sens contenu et prend part au mouvement. J'y prend ma part, celle qui me tire et m'emporte.

Tout bouge, tout bouge y compris moi malgré une apparente immobilité du corps. Tout bouge ; pourtant ce jour-là, comme depuis plusieurs siècles dans New-York et dans les autres cités du monde, il y a quelque chose qui demeure, un sentiment profond, un fragment essentiel d'humanité.

¹ - Pessoa Fernando, *Le livre de l'intranquillité*, vol.II, Christian Bourgois éditeur, Paris, 1992, page 244.

² - Handke Peter, *Images du recommencement*, Christian Bourgois éditeur, Paris, 1987, page 28.